

## T 313,19

### La Belle Eulalie

*Texte publié par Millien*

Il y avait une fois un soldat nommé Jean qui revenait du service après son temps fini.

Il marchait depuis longtemps, bien las ; le soleil étant *aramé*, il frappa à la porte d'une petite maison couverte en paille et demanda à passer la nuit.

— Je ne peux pas vous recevoir ici, lui dit une belle jeune fille qui était venue lui ouvrir. Mon père mange le monde. Allez donc plus loin, car il y a danger pour vous.

— N'importe, je tombe de fatigue ; mourir pour mourir, j'aime mieux rester ici.

— Eh bien ! entrez. Mon père est absent ; je vais vous cacher comme je pourrai.

Le soldat se trouvait tout bonnement chez le "Vilain".

Il se reposait depuis une heure quand le Diable arriva.

— Je sens la chair fraîche, dit-il en entrant et roulant de gros yeux ; il y a ici un chrétien.

Et il se dirigeait vers le coin où la fille avait caché le soldat.

— Mon père, ne vous fâchez pas, c'est un pauvre militaire bien fatigué qui a demandé logement et qui se repose en passant...

— Un militaire... Je le mangerai demain à mon déjeuner.

Le lendemain, à son réveil, il courut droit au malheureux qui croyait sa dernière heure venue ; mais la fille se jeta au cou de son père et lui dit en l'embrassant :

— Mon père, ne le mangez pas si tôt. Vous avez de l'ouvrage à faire : donner-lui du travail ; occupez-le à vous servir en attendant.

— Eh bien ! je veux qu'avant ce soir, et sans autre outil que tes mains, les chenets, la barre du feu, la crémaillère, soient devenus brillants comme de l'argent ; tu entends, chrétien ou demain, je te mange. Et il s'en alla.

Ce n'était pas chose facile que de nettoyer avec les ongles des objets couverts de tant de rouille, de suie, de fumée.

— Mademoiselle, dit le soldat, autant valait me laisser manger tout de suite.

— Écoutez, voulez-vous me promettre de m'emmener avec vous et de m'épouser ? Car je suis bien lasse de rester ici.

— Je vous le promets.

— Soyez donc bien tranquille, je ferai l'ouvrage pour vous.

On voit que, si la fille avait plu tout d'abord au soldat, celui-ci n'avait pas produit sur elle une mauvaise impression.

À la fin de la journée, elle n'eut qu'à dire : « Par la vertu de ma baguette, que l'ordre de mon père soit exécuté ! » Et la crémaillère, les chenets, la barre devinrent aussitôt brillants comme argent.

Le "Vieux" arriva et vit la cheminée tout étincelante.

— Ah ! ah ! chrétien, tu as bien travaillé.

— Vous trouvez, maître ? C'est que je me suis instruit en voyageant.

Au lever du soleil, le diable reparut.

— Tu t'en es tiré hier, chrétien, mais ce n'est pas tout. Avant ce soir, il faut que tous mes harnais reluisent comme or, ou tu seras mangé.

Ces harnais n'avaient pas été nettoyés depuis mille ans, peut-être. Le soldat se sentit découragé.

— Vous voyez, mademoiselle, dit-il à la jeune fille, que vous m'avez sauvé inutilement. C'est à recommencer.

— Tiendrez-vous votre promesse de m'emmener et de m'épouser ?

— Oui, soyez-en sûre.

— Ne vous désolez donc pas, c'est moi qui ferai votre ouvrage.

Et avant le soir, comme elle avait fait la veille, elle se servit de la vertu de sa baguette.

Le Vieux trouva, en arrivant, ses harnais clairs comme or.

— Chrétien, dit-il, tu travailles bien, mais ce n'est pas tout ; il y a autre chose à faire. Je te le dirai demain.

Cependant, la belle Eulalie (c'était le nom de la jeune fille) fit comprendre au soldat qu'il était prudent de s'enfuir le plus vite possible. Ils décidèrent de partir dans la nuit même. Ils couchaient dans des chambres voisines de celles qu'occupaient [sic] le Vieux avec sa femme.

La belle Eulalie fit deux pâtés enchantés qui parlaient et devaient répondre à la place des fugitifs, l'un pour elle, l'autre pour le soldat. Elle les mit dans les lits, et elle se tint prête à quitter la maison avec le jeune homme.

Tout à coup, la femme du Vieux, encore plus fine et plus dangereuse que lui, se prit à dire :

— Je rêve !

— De quoi rêves-tu ? demanda le Vieux.

— Je rêve que le chrétien va emmener ma fille.

— Belle Eulalie ! appela le père.

— Plaît-il, mon père ?

— Mauvais chrétien ?

— Plaît-il, maître ?

— Tu vois qu'ils sont couchés, dit-il à sa femme. Laissons-les dormir.

Un moment après :

— Je rêve ! Je rêve ! cria la femme.

— De quoi rêves-tu ?

— Je rêve que le chrétien est parti avec ma fille.

— Belle Eulalie !

— Plaît-il, mon père ?

— Mauvais chrétien ?

— Plaît-il, maître ?...

Cette fois, c'était les pâtés qui répondaient, car les jeunes gens avaient déjà quitté la maison.

— Tu vois qu'ils sont dans leurs chambres, laissons-les tranquilles.

Un peu plus tard, la vieille reprit :

— Je rêve ! Je rêve !

— De quoi rêves-tu ?

— Je rêve que le chrétien est déjà loin d'ici avec ma fille.

— Belle Eulalie !

— Plaît-il, mon père ?

— Mauvais chrétien ?...

— Plaît-il, maître ?

Les pâtés répondaient sourdement, leurs voix s'affaiblissant à mesure que les fugitifs gagnaient du terrain.

— Ils s'endorment, dit le Vieux, faisons de même...

Mais sa femme, toujours inquiète, s'éveilla de nouveau et cette fois personne ne répondit à l'appel du Vieux.

— Ils dorment, dit-il.

— Non, ils sont partis. Lève-toi et poursuis-les.

Il courut aux chambres voisines, elles étaient vides. Quelques minutes lui suffirent pour seller son cheval et l'enfourcher.

La belle Eulalie, fuyant en toute hâte, disait sans cesse :

*Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien venir ?*

— Je vois venir un cavalier ; il galope, il galope...

— C'est mon père ! Par la vertu de ma baguette, changeons-nous, toi en poire sur un poirier, moi en vieille femme voulant abattre la poire.

Il était temps, le cavalier arrivait.

— Bonne femme, n'auriez-vous pas vu passer un jeune homme et une demoiselle ?

— Ah ! monsieur, j'ai bien de la peine à l'abattre, cette poire.

— Je demande si vous avez vu passer un jeune homme et une demoiselle.

— Vous avez raison, j'aime les poires.

Il s'impatiente et retourna chez lui, sa femme l'attendait.

— Les as-tu vus ?

— Non, je n'ai vu qu'une vieille femme sourde sous un poirier.

— Et tu n'as pas compris que c'était ta fille ?

— Je repars. Cette fois, je ne les manquerai pas.

*— Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien venir ?*

— Voici un cavalier qui galope, qui galope...

— C'est encore mon père. Par la vertu de ma baguette, soyons, toi jardinier dans un jardin et moi rose sur un rosier...

— Jardinier, dit le Vieux, n'auriez-vous pas vu passer par ici un jeune homme et une demoiselle ?

— Monsieur, je ne vends pas de graine d'oignon.

— Ce n'est pas ça que je vous demande.

— Je vends de la graine de carotte.

— Imbécile ! dit le Vieux en rebroussant chemin.

— Eh bien ! où sont-ils ? lui demanda sa femme.

— Je n'ai trouvé qu'un jardinier dans son jardin et une rose sur un rosier.

— La rose, c'était elle et le jardinier, le méchant chrétien. Retourne vite !

*— Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien venir ?*

— Je vois un cavalier qui galope, qui galope.

— Encore mon père. Par la vertu de ma baguette, changeons-nous, moi en chapelle, toi en prêtre...

L'autre arrive :

— Monsieur le curé, avez-vous passer un jeune homme et une demoiselle ?

— *Dominus vobiscum* !

— Êtes-vous sourd ?

— *Alléluia* !

Il épéronne son cheval en jurant et repartit trouver sa femme

— Cette fois, tu les as vus ?

— Je n'ai vu qu'un curé dans une chapelle et je n'ai pu en obtenir une parole raisonnable.

— Mais la chapelle et le curé, c'était elle et lui... Reste ici, c'est moi qui les prendrai !

— *Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien venir ?*

— Je vois une voiture qui vient, qui vole.

— Ah ! c'est ma mère. Par la vertu de ma baguette, tu seras étang, et moi, canette sur l'eau.

Déjà la diablesse était au bord de l'étang. Elle aussi avait sa baguette. Elle émiettait du pain en appelant :

— Canette, jolie canette, viens ici !

La canette s'approchait, prenait le pain et l'autre se penchait, tendant sa baguette.

Tout à coup, la cane se jeta dessus et plongea dans l'eau en l'emportant.

— Rends-moi ma baguette, criait sa mère désarmée. Belle Eulalie, ma fille, ne m'ôte pas mon pouvoir.

Elle s'épuisa en supplications inutiles puis s'en alla, pleurant et gémissant.

— Cette fois, dit la Belle Eulalie, nous sommes hors de danger. Ton pays est-il bien loin d'ici ?

— Non, nous avons fait plus de la moitié du chemin.

— Écoute bien la recommandation que je vais t'adresser. Quand nous arriverons chez tes parents, ne te laisse pas [*sic*] embrasser par personne ; autrement tu perdras la mémoire et tu m'oublieras.

— Sois tranquille ! Comment pourrai-je t'oublier ? Aussitôt arrivés, nous nous marierons.

Ce fut grande joie pour la mère du soldat de revoir son fils dont elle attendait des nouvelles depuis si longtemps. Elle se jeta à son cou, mais lui se recula, et comme elle insistait pour l'embrasser, il la repoussa, ce qui lui fit beaucoup de peine.

Après le repas, elle l'engagea à se mettre au lit pour se reposer.

Dès qu'elle le vit endormi, elle se pencha sur son lit et l'embrassa longuement de tout son cœur de mère.

À son réveil, le soldat avait tout oublié. Il ne reconnut plus la Belle Eulalie qui, reniée par lui, n'eut plus qu'à sortir de la maison.

Mais elle ne quitta point le pays ; à quelque distance de là, par la vertu de sa baguette, elle se bâtit un château où elle s'installa toute seule et vécut sans bruit.

Il y avait tout près du château un gros domaine avec un nombreux personnel d'employés et de domestiques.

Trois d'entre eux qui voyaient de temps en temps la belle fille à sa fenêtre eurent l'idée de lier connaissance avec elle.

Ils convinrent que l'aîné se présenterait d'abord au château, puis le cadet, enfin le plus jeune.

L'aîné vint donc un soir et se trouva si bien reçu qu'il demanda à passer la nuit au château.

— J'y consens, dit la belle qui avait son plan. Laissez-moi d'abord me mettre au lit.

Lorsqu'elle fut couchée :

— Ah ! dit-elle au galant, j'ai fait un oubli, ayez l'obligeance d'enterrer mon feu.

Aussitôt que le garçon fut à cette besogne, elle saisit sa baguette :

*Je veux que tu l'enterres*

*Que tu le déterres*

*Que le jour t'y prenne !*

À peine "enterré", le feu se déterrait. Toute la nuit, le pauvre garçon y fut occupé, si bien qu'il en avait les doigts grillés à demi. Il s'en alla fort penaud à la pique du jour.

— Es-tu content de cette demoiselle ? lui demandèrent les deux autres.

— Très content. Ne manque pas d'y aller aussi.

Le soir, c'était le tour du cadet. Il fut aussi bien reçu et traité de la même façon que l'aîné. Seulement au lieu d'un feu à couvrir, il eut à fermer et à rouvrir les contrevents toute la nuit, sous une pluie battante. Il était transpercé et grelottant lorsqu'il alla rejoindre ses camarades.

— Es-tu content ? demandèrent-ils.

— Très content.

— Eh bien ! dit le plus jeune, j'irai à mon tour ce soir.

Celui-ci eut le même sort que les autres. Il poussa et tira jusqu'au matin le verrou de la porte à tel point qu'il en eut le poignet à demi foulé.

Lorsqu'il se retrouva avec ses deux compagnons, ils lui demandèrent :

— Es-tu content ?

— Pas bien de quoi l'être, répondit-il. J'ai passé ma nuit à *courrouier* et *décourrouier* la porte.

— Et moi à enterrer et à déterrer le feu !

— Moi à fermer et rouvrir les contrevents !

Et tous trois se concertèrent pour se venger de la demoiselle.

Quelques jours après, on annonce le mariage de Jean, le soldat ; il épousait une jeune fille du pays.

Les trois garçons, invités à la noce, allèrent le trouver.

— Pourquoi n'inviteriez-vous pas la demoiselle du château ? Vous auriez une belle danseuse de plus.

— Je l'inviterai bien volontiers et aujourd'hui même.

Les galants éconduits pensaient bien profiter de l'occasion des noces pour la punir de leur déconvenue.

Le matin du mariage, elle arriva à l'heure du déjeuner belle comme le jour.

On se mit à table ; une place restait inoccupée à côté du marié, elle la prit.

Elle avait préparé deux pâtés qui parlaient, comme elle savait les faire, l'un pour elle, l'autre pour le soldat.

Elle les mit sur la table, et lui seul, avec elle, pouvait les entendre.

L'un disait :

— Mon ami Jean, mon tendre ami, te rappelles-tu la maison de mon père où je t'ai reçu quand tu tombais de fatigue ?

— Non, je ne me souviens pas, répondit l'autre.

Et les deux pâtés continuèrent à parler !

— Te souviens-tu des chenets, de la barre, de la crémaillère nettoyés ?

— Non.

— Te souviens-tu des harnais brillants comme l'or ?

— Non.

— Te souviens-tu de notre fuite, des dangers que nous avons courus ?

— Non.

— Je t'avais dit : « Ne te laisse embrasser par personne ». T'en souviens-tu ?

— Oui.

— Tu m'avais oublié, me reconnais-tu ?

— Oui.

— Et les promesses que tu m'as faites, t'en souviens-tu ?

— Oui.

Aussitôt le soldat quitta la table et s'en fut vers sa mère :

— Mère, j'avais perdu la clef de mon buffet, j'en ai commandé une neuve, mais voici que je retrouve l'ancienne. Laquelle prendre ?

— La première, puisque tu la connais.

— Eh bien ! mère, j'avais promis le mariage à cette demoiselle qui m'a sauvé la vie. Je l'avais perdue, je la retrouve. C'est donc elle que je garderai.

Et c'est avec elle que se fit le mariage du soldat. Les noces durèrent toute une semaine, tant qu'on trouva des vivres dans le pays. Il y avait six vieilles et six musettes.

*Tout le monde dansa, petits et grands  
Jusqu'à la mère Bardichon  
Qui sautait comme un cabri  
Avec ses quatre-vingt-cinq ans !*

Achille MILLIEN

*Recueilli à Beaumont-la-Ferrière vers 1885 auprès de Marie Moreau, femme Balet, dite la mère Balette, née à Prémery en 1817, [É. C. : née le 06/05/1817, mariée à Prémery le 15/02/1844 avec Jean-Pierre Balet, maçon, résidant à La Guillaillerie, Cne de Beaumont ; décédée à Beaumont le 14/06/1897]. L'original n'a pas été conservé par Millien.*

*Publié par Millien, Paris Centre, 22 mars 1909. (Copie pour le fichier ATP par G. Delarue).*

*Repris (légèrement remanié) par P. Delarue, Amour 3, p. 48-58 ; Borzoï Book, Jean, the Soldier, and Eulalie, the Devil's Daughter, I, 2, p. 10 ; Catalogue, I, p. 200-203 (version abrégée) et par J. Drouillet, FNM, IV, 1983, p. 74-78.*

Catalogue, I, n° 19, vers. K, p. 212.

*Texte publié par P. Delarue*

Il y avait une fois un soldat nommé Jean qui revenait du service après son temps fini. Il marchait depuis longtemps et il était bien las ; le soleil étant couché, il frappa à la porte d'une petite maison couverte en paille et demanda à y passer la nuit.

— Je ne puis pas vous recevoir ici, lui dit une belle jeune fille qui était venue lui ouvrir. Mon père est *le Vieux qui mange le monde*. Allez donc plus loin, car il y a danger pour vous.

— N'importe, je tombe de fatigue ; mourir pour mourir, j'aime mieux rester ici.

— Eh bien ! entrez. Mon père est absent ; je vais vous cacher comme je pourrai.

Le soldat reposait depuis une heure quand arriva *le Vieux qui mange le monde*.

— Je sens la chair fraîche, dit-il en entrant et en roulant de gros yeux ; il y a ici de la viande d'homme.

Et il se dirigeait vers le coin où sa fille avait caché le soldat.

— Mon père, ne vous fâchez pas, c'est un pauvre militaire bien fatigué qui a demandé à loger et à se reposer en passant...

— Un militaire... Je le mangerai demain à mon déjeuner.

Le lendemain, à son réveil, il courut droit au malheureux qui croyait bien sa dernière heure venue ; mais la fille se jeta au cou de son père et dit en l'embrassant :

— Mon père, ne le mangez pas si tôt. Vous avez du travail à faire ; occupez-le d'abord à vous servir.

— Eh bien ! dit *le Vieux* au soldat, je veux qu'avant ce soir, et sans autre outil que tes mains, les chenets, la barre du feu, la crémaillère, soient devenus brillants comme de l'argent... ou demain, je te mange.

Et il s'en alla.

Ce n'était pas chose facile que de nettoyer avec les ongles des objets qui n'avaient pas été nettoyés depuis cinq cents ans, couverts de tant de rouille, de suie et de fumée.

— Mademoiselle, dit le soldat, autant valait me laisser manger tout de suite.

— Ecoutez, voulez-vous me promettre de m'emmener avec vous pour m'épouser ? Je ne veux plus rester ici auprès du *Vieux qui mange le monde*.

— Je vous le promets.

— Soyez donc bien tranquille, je ferai l'ouvrage pour vous.

À la fin de la journée, elle n'eut qu'à dire : « Par la vertu de ma baguette, que l'ordre de mon père soit exécuté ! » Et la crémaillère, les chenets, la barre devinrent aussitôt brillants comme de l'argent.

*Le Vieux* arriva et vit la cheminée étincelante.

— Ah ! ah ! soldat, tu as bien travaillé.

— Vous trouvez, maître ? C'est que je me suis instruit en voyageant.

Au lever du soleil, *le Vieux* reparut.

— Tu t'en es tiré hier, soldat, mais ce n'est pas tout. Avant ce soir, il faut que tous mes harnais reluisent comme or, ou tu seras mangé.

Ces harnais n'avaient pas été nettoyés depuis mille ans, peut-être. Le soldat se sentit découragé.

— Vous voyez, mademoiselle, dit-il à la jeune fille, que vous m'avez sauvé inutilement. C'est à recommencer.

— Tiendrez-vous votre promesse de m'emmener et de m'épouser ?

— Oui, soyez-en sûre.

— Ne vous désolerez donc pas, c'est moi qui ferai votre ouvrage.

Et avant le soir, comme la veille, elle se servit de la vertu de sa baguette. *Le Vieux* trouva, en arrivant, ses harnais clairs comme de l'or.

— Soldat, dit-il, tu travailles bien, mais ce n'est pas tout ; il y a autre chose à faire. Je te le dirai demain.

Cependant, la belle Eulalie (c'était le nom de la jeune fille) fit comprendre au soldat qu'il était prudent de s'enfuir le plus vite possible. Ils décidèrent de partir dans la nuit même. Ils couchaient dans des chambres voisines de celles qu'occupaient *le Vieux* et sa femme.

La belle Eulalie fit deux pâtés enchantés qui parlaient et devaient répondre à la place des deux fugitifs, l'un pour elle, l'autre pour le soldat. Elle les mit sur les lits, et elle se tint prête à quitter la maison avec le jeune homme.

Tout à coup, la femme du *Vieux*, encore plus fine et plus dangereuse que lui, se prit à dire :

— Je rêve ! Je rêve !

— De quoi rêves-tu ? demanda *le Vieux*.

— Je rêve que le soldat va emmener ma fille.

— Belle Eulalie !... appela le père.

— Plaît-il, mon père ?

— Vilain soldat !...

— Plaît-il, mon maître ?

— Tu vois qu'ils sont couchés, dit-il à sa femme ; laissons-les dormir.

Un moment après :

— Je rêve ! Je rêve ! cria la femme.

— De quoi rêves-tu ?

— Je rêve que le soldat est parti avec ma fille.

— Belle Eulalie !...

— Plaît-il, mon père ?

— Vilain soldat !...

— Plaît-il, mon maître ?

Mais cette fois, c'étaient les pâtés qui répondaient, car les jeunes gens avaient déjà quitté la maison.

— Tu vois qu'ils sont dans leurs chambres, laissons-les tranquilles.

Un peu plus tard, *la Vieille* reprit :

— Je rêve ! Je rêve !

— De quoi rêves-tu ?

— Je rêve que le soldat est déjà bien loin d'ici avec ma fille.

— Belle Eulalie !... appela le père.

— Plaît-il, mon père ?

— Vilain soldat !...

— Plaît-il, mon maître ?

Les pâtés répondaient doucement, car leurs voix s'affaiblissaient à mesure que les fugitifs gagnaient du terrain.

— Ils s'endorment, dit *le Vieux*, faisons de même...

Mais sa femme, toujours inquiète, s'éveilla de nouveau et *le Vieux* dut encore appeler.

— Belle Eulalie !...

Pas de réponse.

— Vilain soldat !...

Pas de réponse.

— Ils se sont endormis, dit-il.

— Non, ils sont partis. Lève-toi et poursuis-les.

*Le Vieux* courut aux deux chambres voisines, elles étaient vides. Quelques minutes lui suffirent pour seller son cheval et l'enfourcher.

Et la belle Eulalie, fuyant en toute hâte, disait à son compagnon :

*Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien veni ?*

— Je vois venir un cavalier qui galope, qui galope...

— C'est mon père ! Par la vertu de ma baguette, changeons-nous, toi en poire sur un poirier, moi en vieille femme voulant t'abattre.

Il était temps, le cavalier arrivait.

— Bonne femme, n'auriez-vous pas vu passer un jeune homme avec une demoiselle ?

— Ah ! monsieur, j'ai bien de la peine à l'abattre, cette poire.

— Je vous demande si vous n'avez pas vu passer un jeune homme avec une demoiselle.

— Vous avez raison, elle est bonne, cette poire.

Il s'impatienta et retourna chez lui. Sa femme l'attendait.

— Les as-tu vus ?

— Non, je n'ai vu qu'une vieille femme sourde et une poire sur un poirier.

— Et tu n'as pas compris que la vieille femme était ta fille et la poire le soldat ?

— Je repars. Cette fois, je ne les manquerai pas.

Et la belle Eulalie, qui fuyait avec son compagnon, lui répétait toujours :

*Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien veni ?*

— Je vois venir un cavalier qui galope, qui galope...

— C'est encore mon père. Par la vertu de ma baguette, que je sois rose sur un rosier, toi jardinier dans un jardin.

Mais *le Vieux* arrivait.

— Jardinier, n'auriez-vous pas vu passer un jeune homme avec une demoiselle ?

— Je ne vends pas de graine d'oignon.

— Je vous demande si vous n'avez pas vu passer un jeune homme avec une demoiselle.

— Je vends de la graine de carotte.

— Imbécile, dit *le Vieux*, qui rebroussa chemin.

— Eh bien ! où sont-ils ? lui demanda sa femme.

— Je n'ai trouvé qu'un jardinier dans son jardin et une rose sur un rosier.

— La rose était ta fille et le jardinier le soldat. Tu es trop maladroit. Reste ici, c'est moi qui les prendrai.

Et la belle Eulalie qui fuyait toujours avec son compagnon sans cesse répétait :

*Mon ami Jean, mon tendre ami,  
Ne vois-tu rien veni ?*

— Je vois une voiture qui vient, qui vole, qui vient, qui vole !

— Ah ! cette fois, c'est ma mère. Par la vertu de ma baguette, que tu sois un étang, et moi, canette nageant.

Déjà *la Vieille* était au bord. Elle avait aussi sa baguette. Elle émiettait du pain sur l'eau en appelant :

— Canette, jolie canette, viens ici, jolie canette !

La canette s'approchait, prenait le pain bien vite et se sauvait. Et l'autre se penchait en tendant sa baguette pour lui toucher le dos. Tout à coup, la petite cane se jeta sur la baguette qu'elle saisit dans son bec et elle plongea dans l'eau en l'emportant.

— Rends-moi ma baguette, Belle Eulalie ! criait *la Vieille* maintenant désarmée. Rends-moi ma baguette, Belle Eulalie ! ne m'ôte pas mon pouvoir.

Mais elle eut beau crier et supplier, la petite cane ne voulut pas céder, et *la Vieille* s'en alla, pleurant et gémissant.

— Cette fois, dit la Belle Eulalie, nous sommes hors de danger. Ton pays est-il bien loin d'ici ?

— Non, nous avons fait les trois quarts du chemin. Je vais partir en avant pour annoncer ton arrivée et préparer le mariage.

— Oui, mais écoute bien la recommandation que je vais t'adresser. Quand tu arriveras chez tes parents, ne te laisse embrasser par personne, autrement tu perdrais la mémoire et tu m'oublieras.

— Sois tranquille ! Comment pourrais-je t'oublier, toi qui m'as sauvé la vie ?

Ce fut une grande joie pour la mère du soldat de revoir son fils dont elle attendait des nouvelles depuis si longtemps. Elle se jeta à son cou, mais lui se recula, et comme elle insistait pour l'embrasser, il dut la repousser, ce qui leur fit beaucoup de peine à tous deux.

Après le repas, elle l'engagea à se mettre au lit pour se reposer sans tarder davantage, et dès qu'elle le vit endormi, elle se pencha sur lui et l'embrassa bien fort de tout son cœur de mère.

À son réveil, le soldat avait tout oublié. Et quand la Belle Eulalie se présenta à la maison, il ne la reconnut pas, et elle dut repartir.

Mais elle ne quitta point le pays, et tout près du village où était le soldat, par la vertu de sa baguette, elle se bâtit une jolie maisonnette, s'y installa toute seule et y vécut sans bruit.

Il y avait non loin de là un grand domaine où servaient de nombreux domestiques. Et le fermier avait trois fils qui, ayant vu la belle jeune fille à sa fenêtre, auraient bien voulu l'épouser. Ils eurent l'idée d'aller la voir à tour de rôle, en commençant par le plus vieux, pour la demander en mariage. Mais tous les trois étaient bien résolus à l'ennuyer si elle refusait.

L'aîné vint donc un soir et fut aimablement reçu. Mais comme il ne voulait pas s'en aller avant qu'elle eût promis mariage, la Belle Eulalie lui demanda :

— Ayez l'obligeance d'*enterrer*<sup>1</sup> le feu.

Et aussitôt que le garçon fut occupé à cette besogne, elle saisit sa baguette :

*Je veux que tu l'enterres*

*Et le déterres*

*Et que le jour t'y prenne.*

Et elle se retira dans sa chambre en laissant le jeune homme tout seul dans la cuisine. Et à peine *enterré*, le feu se *déterrait*, et le garçon recommençait. Il fut occupé toute la nuit à recouvrir des tisons, si bien qu'il avait la peau des doigts toute grillée. Il s'en alla tout penaud *à la pique du jour*.

— T'as-t-elle bien reçu ? lui demandèrent ses frères.

---

<sup>1</sup> *Le soir avant de se coucher, on recouvrait les charbons ardents du foyer avec de la cendre pour les retrouver tels le lendemain matin ; c'est ce qu'on appelait " enterrer le feu ".*

— Très bien. Mais ce n'est pas moi qui serai son mari. À votre tour d'aller la voir.

Le soir, c'était le tour du cadet. Il fut bien reçu aussi, mais comme il demandait à son tour la jeune fille en mariage et ne voulait pas la quitter sans avoir sa promesse, elle lui dit :

— La pluie bat contre mes vitres ; allez donc fermer mes contrevents. Et dès qu'il fut à la besogne, elle saisit sa baguette :

*Je veux que tu les ouvres,  
Que tu les fermes,  
Et que le jour t'y prenne.*

Et elle alla se coucher. Et les volets fermés s'ouvraient et le jeune homme les repoussait. Et toute la nuit, il dut les manœuvrer sous la pluie qui le trempait. Au matin il se sauva grelottant et transpercé.

— T'as-t-elle bien reçu ? lui demanda le plus jeune de ses frères.

— Très bien. Mais ce n'est pas moi qui serai son mari. C'est sans doute toi qu'elle préfère.

— J'irai ce soir.

Quand le troisième se présenta, il fut lui aussi bien reçu. Mais comme il ne voulait pas s'en aller avant qu'elle lui eût promis mariage, elle lui demanda de verrouiller la porte. Et dès qu'il eut la main sur le verrou, elle saisit sa baguette :

*Je veux que tu verrouilles  
Et déverrouilles  
Et que le jour t'y prenne.*

Et elle alla se coucher. Et le verrou poussé se retirait, et le jeune homme le repoussait. Et il le manœuvra ainsi jusqu'au matin à telle allure qu'il en avait le poignet tout meurtri. Quand il rentra chez lui à *la pique du jour*, il trouva ses deux frères qui l'attendaient.

— Es-tu content ? lui demandèrent-ils.

— Il y a bien de quoi l'être, dit-il. J'ai passé toute la nuit à verrouiller et à déverrouiller la porte.

— Et moi à pousser et à tirer les contrevents.

— Et moi à enterrer et à déterrer le feu.

Et tous trois se concertèrent pour se venger de la demoiselle qui les avait si bien joués.

Quelques jours après, on annonça le mariage de Jean, le soldat libéré, qui épousait une jeune fille du pays. Les trois frères du fermier, invités à la noce, allèrent le trouver.

— Pourquoi n'inviteriez-vous pas la demoiselle de la jolie maisonnette ? Vous auriez une belle danseuse de plus.

— Je l'inviterai bien volontiers ; ce sera fait aujourd'hui même.

Les galants éconduits pensaient bien profiter de l'occasion pour se venger de la jeune fille.

Le matin du mariage, elle arriva à l'heure du déjeuner, aussi belle que le jour. On se mit à table, et elle se plaça tout près du marié.

Elle avait préparé deux pâtés qui parlaient, comme elle savait les faire, l'un pour elle, l'autre pour le soldat. Elle les mit sur la table, et elle et Jean, tout seuls, pouvaient entendre.

— Mon ami Jean, mon tendre ami, te rappelles-tu la maison de mon père où je t'ai reçu quand tu étais si las ?

Et le pâté du soldat répondit :

— Non, je ne me souviens pas.

Et les deux pâtés continuèrent à parler !

— Mon ami Jean, mon tendre ami, te souviens-tu des chenets, de la barre et de la crémaillère que tu avais à nettoyer et que j'ai fait briller comme de l'argent ?

— Non, je ne me souviens pas.

— Mon ami Jean, mon tendre ami, te souviens-tu des harnais que tu avais à nettoyer, que j'ai rendu brillants comme de l'or ?

— Non, je ne me souviens pas.

— Te souviens-tu de notre fuite, et des dangers que nous avons courus ?

— Non, je ne me souviens pas.

— Je t'avais dit : « Ne te laisse embraser par personne ». T'en souviens-tu ?

— Belle Eulalie, je m'en souviens.

— Et ta promesse, t'en souviens-tu ?

— Belle Eulalie, oh ! oui, je m'en souviens.

Aussitôt le soldat se leva, quitta la table et s'en fut vers sa mère :

— Mère, j'avais perdu la clef de mon buffet, j'en ai commandé une nouvelle, mais voici que je retrouve l'ancienne. Laquelle me faut-il prendre ?

— La première, puisque tu la connais.

— Eh bien ! mère, j'avais promis mariage à cette jeune fille qui m'a sauvé la vie ; je l'avais perdue, je la retrouve. C'est donc elle que je prendrai pour femme.

Et c'est avec elle que se fit le mariage du soldat. Les noces durèrent toute une semaine, tant qu'on trouva des vivres dans le pays. Il y avait six vieilles et six musettes :

*Tout l'mond' dansa, grands et petits  
Jusqu'à la mère Barbichon  
Qui sautait comme un cabri  
Avec ses quatre-vingt-cinq ans.*

(Conte recueilli vers 1885 par Achille Millien auprès de Marie Moreau, femme Balet, dite la mère Balette, née à Prémery en 1817 et résidant à Beaumont-la-Ferrière, qui fut bonne conteuse et bonne chanteuse. Un peu remanié d'après le texte donné dans le journal *Paris Centre*, n° du 22 mars 1909.)